PA
6559
.C62
1893

Collignon

Pétronne au moyen âge...

U d'/ of Ottawa
39003001486637

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

A. COLLIGNON

MAITRE DE CONFÉRENCES A LA FACULTÉ DES LETTRES
DE NANCY

PÉTRONE AU MOYEN AGE

ET

DANS LA LITTÉRATURE FRANÇAISE

BERGER-LEVRAULT ET Cie, ÉDITEURS

PARIS
5, RUE DES BEAUX-ARTS

NANCY
18, RUE DES GLACIS

1893

Tous droits réservés

ANNEXE DE LA
Universitas

PÉTRONE AU MOYEN AGE

ET

DANS LA LITTÉRATURE FRANÇAISE

Extrait des « Annales de l'Est »

A. COLLIGNON

MAITRE DE CONFÉRENCES A LA FACULTÉ DES LETTRES
DE NANCY

PÉTRONE AU MOYEN AGE

ET

DANS LA LITTÉRATURE FRANÇAISE

BERGER-LEVRAULT ET Cie, ÉDITEURS

PARIS
5, RUE DES BEAUX-ARTS

NANCY
18, RUE DES GLACIS

1893

Tous droits réservés

PA
6557
.C62
1893

AVANT-PROPOS

Cet essai contient deux parties. La première, qui est la plus brève, fait connaître la fortune de Pétrone dans l'antiquité et au moyen âge. J'y ai noté les traces que j'ai pu saisir de son nom et de son œuvre jusqu'à la date de l'édition *princeps*.

La deuxième partie traite des imitations de Pétrone dans notre littérature, de son influence sur nos écrivains et des jugements qu'en ont portés les principaux d'entre eux. J'ai laissé de côté la question des manuscrits, des commentaires et des traductions, ou du moins je n'en ai retenu que ce qui était nécessaire à la suite de cette exposition, m'en référant là-dessus aux travaux de MM. Buecheler, Beck et Pétrequin. J'ajoute que la notice que l'on va lire a tout au moins deux défauts, presque inévitables en cette matière. Elle est monotone et elle doit être incomplète.

A. C.

PÉTRONE AU MOYEN AGE

ET

DANS LA LITTÉRATURE FRANÇAISE

I.

L'ANTIQUITÉ ET LE MOYEN AGE.

On sait combien sont rares les mentions du nom de Pétrone [1] que l'on peut relever chez les écrivains de l'antiquité et du moyen âge.

Si on l'identifie avec le Petronius... elegantiæ arbiter... dont parle Tacite, les *Annales* doivent être considérées comme le premier ouvrage où il soit question de l'auteur du *Satiricon*. A Tacite il faut joindre Plutarque qui a nommé ce même Pétrone (*De adulatore et amico*, 27), mais en lui donnant un prénom différent, Titus. Voici maintenant, par ordre de dates, les auteurs anciens qui ont cité Pétrone ou l'ont simplement nommé : les grammairiens Terentianus Maurus, Marius Victorinus, Diomède, saint Jérôme, Macrobe, Marius Mercator, Sidoine Apollinaire, Pompée, Lactantius Placidus,

1. Rappelons que Petronius Arbiter est l'auteur d'un vaste roman sous forme de *Ménippée* dont nous ne possédons que des extraits appartenant au XVe et au XVIe livre. Ces extraits nous sont parvenus sous le nom de *Satiricon* ou *Saturæ*, selon les manuscrits. Le roman est d'une extrême licence, mais d'un rare mérite littéraire.

Boèce, Fulgentius Planciades, Joannes Lydus, Isidore de Séville. Ajoutons-y le *Pseudacron* et les auteurs anonymes de deux glossaires, dont l'un est connu sous le nom de *Glossaire de Saint-Denis*.

Chez aucun de ces écrivains nous ne rencontrons les traces d'une imitation directe de Pétrone. Tout au plus peut-on admettre, avec M. Lersch[1], qu'il y a une ou deux réminiscences du *Satiricon* chez Fulgentius Planciades, qui nous a fourni plusieurs citations de Pétrone, mais pour la plupart altérées.

Il est permis aussi de croire qu'Apulée, qui ne nomme Pétrone nulle part, s'est cependant souvenu du *Satiricon* en composant son *Ane d'or* et a emprunté à son devancier quelques expressions, peut-être même quelques situations. Les rapprochements que nous avons établis entre les deux auteurs[2] semblent, dans une certaine mesure, autoriser cette hypothèse émise également par M. Segebade (*Observationes grammaticæ et criticæ in Petronium. Dissertationes philologicæ Halenses*; 1880, p. 327). « Petronius, § 115, 3 : *fugere voluistis. Sed non impune. Jam enim faxo sciatis*, etc. Hunc locum Apuleius videtur in mente habuisse, cum in *Metam.*, I, 25, scribat : *sed non impune. Jam enim faxo scias*, etc. »

Il se pourrait encore qu'il y eût un souvenir du nom de *Giton*, un des tristes héros du *Satiricon*, dans ce nom de *Polygiton*, donné par Ausone à la victime d'une de ses épigrammes : *Ad scabiosum Polygitonem* (Ep. CVI).

On peut rapprocher des vers de Pétrone sur la cigogne le passage suivant de Cassiodore (480-575 environ) à Symmaque [Ep. XIV, liv. 2, p. 28, t. I, éd. du P. Garet (1679)] : « Ciconia redeuntis anni jugiter nuntiatrix, ejiciens tristitiam hiemis, lætitiam verni temporis introducens, magnum pietatis tradit exemplum. »

1. L. Lersch, *Fabius Planciades Fulgentius de abstrusis sermonibus*. Bonn, König, 1844. (Cf. p. 29.)

2. V. notre Étude sur Pétrone, p. 388.

Cf. Pétrone, c. 55 :

> Ciconia etiam, grata, peregrina, hospita,
> Pietaticultrix. . .
> Avis exsul hiemis, titulus tepidi temporis.

Enfin nous croirions volontiers à une réminiscence de Pétrone dans cette phrase d'Isidore de Séville (*Origin.* XIX, 23) : « Circumcidunt Judæi præputia, pertundunt aures Arabes, Gallis candida cutis. » Cf. Pétrone, ch. 102.... : « etiam circumcide nos, ut Judæi videamur, et pertunde aures, ut imitemur Arabes, et increta facies, ut suos Gallia cives putet. »

Après Isidore (570-636), qui est le dernier littérateur de l'empire, le nom de Pétrone s'éclipse de plus en plus et ce n'est qu'exceptionnellement, de distance en distance, qu'on saisit un souvenir ou une imitation du *Satiricon*.

Dès le VIIe siècle, cela semble prouvé, personne déjà ne possède un Pétrone plus complet que le nôtre. Les extraits ont dès lors remplacé l'original. (V. F. Buecheler. Préface de l'édition de 1862, p. XI.)

Le plus ancien des manuscrits du *Satiricon* qui nous sont parvenus paraît avoir été le manuscrit d'Auxerre (*Altissiodurensis*), aujourd'hui de Berne (*Bernensis*). Dans le monastère d'Auxerre, d'où est originaire ce manuscrit, on lisait et on citait au IXe siècle le poème de la *Guerre civile*[1]. La preuve nous en est donnée par le poème d'Hericus, moine d'Auxerre, sur la vie de saint Germain l'Auxerrois[2]. Ce poème est dédié à Charles le Chauve et a été composé vers l'an 876.

Hericus a transcrit, en y introduisant un petit nombre de changements, les premiers vers du *De bello civili* de Pétrone :

1. Cf. F. Buecheler. *Ibid.*, p. XI.

2. Acta Sanctorum Julii, t. VII. (Venetiis, 1749, p. 221, sq.) Sancti Germani vita, auctore S. Herico monacho, a stilo Constantii soluto ad ligatum revocata ; ex vetustissimo ms. Lobiensi, collato cum perantiquo codice Lugdunensi et ms. Belfortiano.

L. I, chap. I, p. 226, col. D :

Orbem tunc totum victor Romanus habebat,
Qua mare, qua tellus, qua cardo invergit uterque ;
Si quid in orbe fretum, si quis sinus abditus usquam,
Si quod clima foret phæbeæ lampadis expers,
Si qua fuit regio, fulvum quæ gigneret aurum,
Nil nisi Romani, etc.

Il y a encore des réminiscences probables du *De bello civili*, v. 31 et suivants, dans ces vers du livre II, chap. I, p. 232, col. A :

Pransuro quondam regali prædia luxu
Orbibus antiquis dapium diversa ferebant ;
Nec modus impensæ ; nec edendi copia simplex ;
Vilia, nata domi ; non magna, domestica quæque ;
Arte petita magis, duroque labore sequentum
Empta placent : quodque est ima tellure ferarum.
Quod cælo volucrum, pelagique per abdita nantum,
Principis infrænes conducebantur ad usus,
Non mandante fame, at varium latura saporem, etc.

M. Buecheler indique encore quelques autres rapprochements.

Hericus. Liv. V, ch. 2, v. 131 :

Hinc subit aerias meritis sublimior Alpes,
Limes hic Ausonias Gallis disterminat oris.

Cf. Pétrone, *De bello civili*, v. 144-145 :

Alpibus aeriis, ubi Graio nomine pulsæ
Descendunt rupes et se patiuntur adiri.

Hericus. L. V, ch. 2, v. 132 :

Quod non fida tumens caperet vestigia gurges.

Cf. Pétrone, *De bello civili*, v. 193 :

Tum vero male fida prius vestigia lusit
Decepitque pedes.

Enfin le mot *septifluus* employé par Hericus dans la préface du livre III semble emprunté au vocabulaire de Pétrone, ch. 133, v. 4 :

. . . . . .Quem Lydus adorat
Septifluus[1]....

Après Hericus, Pétrone est cité, mais inexactement, par le théologien Eugenius Vulgarius (887-928).

Pétr., ch 46. Ceterum jam Græculis calcem impingit.

Eug. Vulg. Jam alumna creperam Græculis calcem impingere novit. Il ajoute : « Creperam vel dubiam unde crepusculum. »

M. Buecheler, qui nous fournit cette citation (éd. de 1882, p. 31), juge que la phrase est plus digne de Fulgentius Planciades que de Pétrone.

Il faut arriver au XIIe siècle pour trouver de nouveaux manuscrits de Pétrone : le codex *Messaniensis*, le *Parisinus* 8049, le *Monacensis* et le *Parisinus Mazarinæus*, qui ne contiennent chacun qu'une faible partie des extraits.

Parmi les auteurs qui en ce XIIe siècle ont lu et cité Pétrone, il faut placer au premier rang Jean de Salisbury (1120 à 1180). Il paraît même avoir connu le fragment contenant le festin de Trimalchion, dont nous ne possédons qu'un manuscrit retrouvé à Trau au XVIIe siècle. Car les lignes suivantes font allusion à un épisode qui ne se lit que dans le manuscrit de Trau (ch. 40) : « Cœnam Trimalchionis, si potes, ingredere, et porcum sic gravidari posse miraberis, nisi forte admirationem multiplex, ignota et inaudita luxuria tollat. »

D'ordinaire Jean de Salisbury ne se contente pas de reproduire le texte de Pétrone, mais y interpole des gloses ou le modifie à sa manière. Ce procédé est sensible dans l'anecdote

1. Dans son édition de 1882, M. Buecheler a adopté une autre leçon : *semperflavius*.

du verre métallisé (*Policraticus sive de nugis curialium*, IV, 5), rapportée aussi par Isidore de Séville (*Origines*, XVI, 16, 6).

De Pétrone, Jean de Salisbury a également extrait le conte de la *Matrone d'Éphèse*[1] (*ibid.*, liv. VIII, ch. 11), et là encore a paraphrasé de temps en temps son auteur.

D'autres mentions ou citations de Pétrone se rencontrent au livre III du *Policraticus*, ch. 7 : « hoc ipsum Arbiter noster ingemiscit, etsi alterius videatur induisse personam. » Suivent les huit vers du chapitre 80 du *Satiricon :*

Nomen amicitiæ sic, quatenus expedit, hæret...

cités ailleurs par Jean, sans nom d'auteur (VIII, 3), et auxquels font allusion ces autres passages du livre III du *Policraticus*, 8 : « fere totus mundus ex Arbitri nostri sententia mimum videtur implere » — et : « non duco contentionis funem, dum constet inter nos quod fere totus mundus juxta Petronium exerceat histrionem (autre leçon : *histrioniam*). »

Nous négligeons d'autres citations de Pétrone faites par Jean de Salisbury. On n'en compte pas moins de 17 chez Vincent de Beauvais (fin du XIIe siècle, mort vers 1264). « De quodam libro, nous dit-il, partim metrico partim prosaico pauca hæc moralia quæ sequuntur excerpta notavi, sq. » Petronius. (*Speculum historiale*, XVI, 25.) [V. ces citations dans Buecheler, éd. de 1862. Préf., p. XXXIII.]

Plus abondantes sont les citations de Pétrone dans le *Florilegium Parisinum* (Codex Nostredamensis, 188), du XIIIe siècle. Elles suivent, mais non pas d'une manière tout à fait rigoureuse, l'ordre des chapitres dans les extraits. (V. Buecheler, préface de l'édition de 1862, p. XXVII à XXXII.)

Au moyen âge pareillement, mais à une époque difficile à

1. Dans le manuscrit de Nicolas de Lévis Pérotti (mort en 1840), parmi les fables faussement attribuées à Phèdre, on trouve ce même conte sous ce titre : *Mulier vidua et miles. (Quanta sit inconstancia et libido mulierum.)* Ce n'est qu'une sèche et terne réduction du récit du *Satiricon*, œuvre d'un imitateur plus ou moins ancien de Pétrone. (V. Berger de Xivrey. Préface de Phèdre, éd. de 1830. Didot, p. 14 et suivantes, et Riese, *Anthologia latina*, t. II, p. XXXI, et p. 272, n° 812.)

déterminer, appartient la citation de Pétrone sur les souffrances du maître d'école faite par un certain Theodoricus[1]. Elle se trouve dans un commentaire sur la Rhétorique de Cicéron. (V. Mélanges Graux, 1884, p. 41, article de M. Paul Thomas.)

Fol. 1, 2°, col. a, l. 1 et suivantes :

Ut ait Petronius, nos magistri in scolis soli relinquemur nisi multos palpemus et insidias auribus fecerimus. Ego vero non ita....

Ce qui suit, évidemment, n'est plus de Pétrone.

C'est aussi au moyen âge que se rapportent les gloses de Saint-Denis où a puisé Pierre Daniel[2]. Ces gloses paraissent n'être que des extraits d'un recueil plus considérable, datant d'une époque où l'on possédait encore des fragments assez étendus de Pétrone, sinon le *Satiricon* au complet.

Quant au glossaire intitulé : *De antiquis dictionibus,* qui paraît avoir été composé un peu après l'époque d'Isidore de Séville, c'est contre toute vraisemblance qu'on l'a parfois attribué à Pétrone. (V. Ch. Beck, *Petronius Arbiter de antiquis dictionibus.* Memoirs of the American Academy. Cambridge [Massachusetts].)

Au XIVe et au XVe siècle appartiennent les manuscrits suivants : le *codex Parisinus* 6842 D (que certains font même remonter au XIIIe siècle), le *Leidensis,* qui fut en la possession de Joseph Scaliger, le *Vaticanus,* le *Leidensis Vossianus,* le *Florentinus Laurentianus,* le *codex Guelferbytanus*, les *codices Vindobonenses*, enfin le précieux *codex Parisinus* 7989 (XVe siècle), découvert vers 1650 par Marinus Statilius à Trau en Dalmatie, et qui contient seul au complet le festin de Trimalchion.

Quels sont, pendant cette période, les écrivains qui ont lu et citent Pétrone ?

1. En 1880, Ellis (*Journ. of Philol.*) avait signalé déjà sous le titre de *Petronianum* une citation analogue d'après un manuscrit de la bibliothèque Philipps.

2. V. Petri Danieli notæ, p. 297, éd. de Pétrone publiée par Paul Frellon. Lyon, 1618.

Conrad de Mure, chanoine et préchantre de l'église de Zurich (XIIIe siècle), le nomme dans une énumération d'écrivains.

On trouve dans Jean de Montreuil (1354-1418) une citation du *Satiricon :*

Petronius. « Jam taceat qui ait Petronius : *irata virtus abditur*. Immo vero, Petroni, super candelabro posita est » (n° XIV. Joannis de Monterolio Epistolæ selectæ LXXIV apud De Martène. Veterum scriptorum et monumentorum amplissima collectio, t. II, col. 1311-1465, publié en 1724).

Jean de Montreuil attribue à Afranius[1] des vers de Pétrone.

Aufranius. « Cur ita? Quia, ut inquit Aufranius :

> Scorta placent fractique enervi corpore gressus.
> Et laxi crines et tot nova nomina vestis.

(Ex epist. ad Petrum de Alliaco n° XIV. De Martène, *op. cit.*)

Saint Antonin de Forciglioni, archevêque de Florence (1389-1459), cite aussi Pétrone, si l'on en croit les *Prolegomena* de l'édition de Paul Frellon (1618), p. 10, mais paraît l'avoir confondu avec saint Pétrone, évêque de Bologne au ve siècle. Rappelons à ce propos l'étrange quiproquo dont fut victime le savant Henri Meibomius de Lubeck (1638-1700). Ayant lu dans un itinéraire d'Italie : « *Petronius Bononiæ integer asservatur* », il crut qu'il s'agissait d'un manuscrit complet du *Satiricon*. Il fit le voyage d'Italie et apprit que l'on conservait dans la cathédrale de Bologne le corps de saint Pétrone[2]. Andrieux a fait de cette méprise le sujet d'un conte (*Décade philosophique*, an IX, 3e trimestre). [V. Pétrequin, *Nouvelles Recherches historiques et littéraires sur Pétrone*, Paris, Baillière, 1869, p. 64.]

Le cardinal Barthélemy Visconti, mort en 1457 (*Bartholomæus Vicecomes*), citait dans son *Liber Defloratorum* des frag-

1. Dans plusieurs manuscrits le nom d'Afranius est joint à celui de Pétrone.

2. Voir cette anecdote dans le *Menagiana*, éd. de 1715, t. I, p. 127, dans La Monnoye (Œuvres choisies, 1770, 3, p. 135) et dans Voltaire (*Dictionnaire philosophique*, article : *Abus des mots*).

ments de Pétrone sous ce titre : *Petronii Arbitri Afranii Satyrici*, etc.

Jacques Legrand (*Jacobus Magnus*), dans son *Sophilogium*, publié en 1475, donne un certain nombre de passages de Pétrone. On en trouvera la liste dans la préface de M. Buecheler (éd. de 1862, p. XXXIII et XXXIV).

Le morceau du *Satiricon* qui a été le plus souvent imité par les écrivains du moyen âge est le conte célèbre de la *Matrone d'Éphèse* (ch. 111 et 112). Il est reproduit avec plus ou moins de changements et de variantes chez les conteurs suivants[1] : Romulus, livre IV, fable IX, *Femina et miles;* l'anonyme de Nevelet, fable 48, *De milite et femina;* Marie de France, fable 33, *De la Fame qui fesoit duel de son mari,* alias : *De l'Oume mort et de sa Moilier.* On le lit dans Ysopet I, fable 44, chez Eustache Deschamps, *Exemple contre ceulx qui se fient en amour de femmes ;* dans le *Dolopathos* ou *Roman des sept sages de Rome,* chapitre XV : « Comme l'enfant fut saulvé par le moyen de Joachim, septiesme maistre, à l'exemple de la femme, laquelle rompit à son mary les dentz et le visage. » (L'auteur a emprunté à Pétrone quelques circonstances, mais en les rendant atroces.) On trouve aussi dans le *Ludus septem sapientium,* etc., « Zamolxis exemplum », un souvenir de ce conte, qui fait le sujet du fableau intitulé : *De celle qui se fit f..... sur la fosse de son mari* (Barbazan, Méon, t. III, p. 462, et Montaiglon, tome III, p. 118) et de plusieurs autres. (V. Dacier, *Mémoires de l'Académie des Inscriptions,* t. XLI, p. 523 à 545 ; Legrand d'Aussy, tome III, p. 62 ; et Dinaux, *Trouvères de la Flandre,* tome II, p. 32-33[2].)

Il faut remarquer que le conte de la Matrone d'Éphèse avait

1. Nous empruntons cette nomenclature à M. H. Regnier, *Les Grands Écrivains de la France :* La Fontaine, t. VI. (Hachette. 1890.) *La Matrone d'Éphèse.*

2 Après la publication par l'imprimerie des fragments de Pétrone, le conte de la *Matrone d'Éphèse* continuera à être imité de préférence par les fabulistes. On le retrouve dans le *Matheolus* de Le Febvre de Thérouane, s. l. 1488, in-fol., l. II, fol. 15 ; dans l'Ésope de frère Julien Macho, fable 49 ; chez Camerarius, fable 193, *Muliebris luctus,* etc.

été détaché de bonne heure du *Satiricon ;* la version de Jean de Salisbury, entre autres, a pu servir de base aux diverses imitations qui viennent d'être énumérées.

Nous arrivons à l'époque de la divulgation par l'imprimerie des fragments du *Satiricon*. Désormais Pétrone ne va pas cesser d'être l'objet de commentaires, de recherches, de discussions érudites, de travaux de tout genre.

II.

DE L'ÉDITION PRINCEPS (1476) A LA FIN DU XVIIe SIÈCLE.

L'édition *princeps* du *Satiricon* paraît être celle de Franciscus Puteolanus, Milan, 1476 ou 1482[1], qui publie en même temps que Pétrone l'*Agricola* de Tacite, et divers panégyriques, entre autres celui de Trajan par Pline le Jeune. C'est à tort que Burmann et Anton donnaient comme l'édition princeps celle de 1499 (Venise, per Bernardinum Venetum de Vitalibus). En 1500, Hermann Busch imprime à Leipzig le poème de la *Guerre civile*. Ces premières éditions sont, comme il était naturel de s'y attendre, très fautives et très incomplètes. Les meilleures, jusqu'à l'édition de Pithou, sont celles de Jean Sambucus (1565) et de Jean de Tournes (*Tornæsius*), Lyon, 1575.

La fin du XVIe siècle et le XVIIe siècle voient paraître de nombreuses et savantes éditions de Pétrone. Énumérons les plus importantes jusqu'à la découverte du fragment de Trau, afin de n'avoir plus à nous occuper que des jugements portés sur le *Satiricon* et des imitations qu'on en peut trouver chez nos écrivains au XVIe siècle et pendant la première moitié du XVIIe. Pour le détail des éditions et des commentaires, nous renvoyons toujours au livre de M. Pétrequin et à la préface de M. Buecheler (éd. de 1862).

1. Buecheler, *op. cit.*, p. XXVIII.

Le Pétrone de Pithou paraît en 1577[1] sous ce titre : *Petronii Arb. Satyricon ex veteribus libris emendatius et amplius.* Lutetiæ, ap. Mamert. Patissonium, 1577. La 2e édition est de 1587 : « *Petronii Arbitri Satyricon,* adjecta veterum quorumdam poetarum carmina non dissimilis argumenti ; ex quibus nonnulla emendatius, alia nunc primum eduntur, cum notis doctorum virorum. Lutetiæ, ap. Mamertum Patissonium, typographum regium, 1587. »

En 1583, Jean Dousa (Van der Does) avait publié ses *Præcidanea* sur Pétrone et en 1585 une édition du *Satiricon* (Leyde). Dès lors le texte de Pétrone est mieux établi ; les éditions et les gloses se succèdent : éditions de Jean Wouweren (Leyde) (1595), réimprimée à Paris (1601), de Melchior Goldast de Heiminsfeld, sous le nom de Georges Erhard (Francfort, 1610), de Paul Frellon (Lyon, 1615[2]) intitulée : « *T. Petronii Arb. eq Rom. Satyricon,* cum Petroniorum fragmentis, noviter recensitum, interpolatum et auctum. Accesserunt seorsim notæ et observationes variorum. Lugduni, apud Paulum Frellon, MDCXV. » Dans la 2e partie de l'ouvrage se trouvent les notes de vingt-deux annotateurs et en particulier les *Prolegomena* de Goldast[3]. En 1618, Jean Bourdelot donne à Paris une édition de Pétrone et introduit dans le texte du *Satiricon* des additions hasardeuses. Pierre Lotich (Lotichius) publie à Francfort en 1629 un commentaire sur Pétrone. Citons ensuite le Pétrone de Gonsalo de Salas (Francfort, 1629), avec les commentaires de l'éditeur et de Gaspard Schopp (Scioppius), celui de Simon Abbes Gabbema (Utrecht, 1654), et nous arrivons à 1664, année où le fragment de Trau est publié pour la première fois à Padoue, chez Paul Frambotti.

Quelle a été, pendant cette période de près de deux siècles,

1. V. Pétrequin, *op. cit.*, p. 116.

2. M. Pétrequin signale une première édition de Paul Frellon, datée de 1608. (Bibliothèque de l'Arsenal.)

3. V. Pétrequin, *op. cit.*, p. 61.

l'influence de Pétrone sur notre littérature? Quels auteurs paraissent s'être inspirés de son esprit? Par qui est-il cité et apprécié?

Au XVIe siècle, à part un petit nombre d'exceptions, nos grands écrivains ou ignorent Pétrone ou n'en parlent pas. La nature même du *Satiricon* explique ce silence, même en un siècle assez libre. On peut remarquer d'ailleurs qu'à presque toutes les époques, on a eu plus de pudeur à écrire sur Pétrone que sur tout autre auteur ancien, j'entends même les plus audacieux et les plus crus, Martial, par exemple. Sauf les érudits, dont la devise est : *Nihil obscenum eruditis,* on ne s'avoue lecteur et appréciateur du *Satiricon* qu'avec les précautions oratoires les plus circonspectes. Ce sera même, à certain moment, faire une grave injure à un lettré que de l'appeler admirateur de Pétrone. Il n'en sera plus ainsi dans la seconde moitié du XVIIe siècle, où, comme on le verra, le *Satiricon* deviendra à la mode et où les gens du monde ne se cacheront pas du plaisir qu'ils éprouvent à le lire.

Rabelais, et cela a lieu de surprendre, ne paraît pas avoir connu Pétrone. Marot, quoi qu'en aient dit certains critiques, ne l'imite nulle part. Montaigne ne le mentionne que pour philosopher au sujet de sa mort, d'après le récit de Tacite[1].

Dans le *Moyen de parvenir* de Béroalde de Verville, Petronius est un des interlocuteurs du banquet[2]; mais il ne tient aucun propos caractéristique et qui soit une réminiscence du *Satiricon*. On sait d'ailleurs que Béroalde fait figurer à ce banquet bon nombre d'auteurs grecs ou latins, sans se préoccuper de leur attribuer un langage conforme à leur caractère. Il leur prête à tous, indistinctement, ses contes obscènes et ses grossières gaudrioles.

Ce n'est pas dans Pétrone même que Brantôme a lu le conte

1. *Essais*. L. II, ch. 9 « ..... entre les hommes de peu, il s'en est trouvé, comme « un Petronius et un Tigellinus à Rome, engagez à se donner la mort, qui l'ont comme « endormie par la mollesse de leurs appretz ; ils l'ont faicte couler et glisser parmi la « lascheté de leurs passetemps accoutumez. »

2. Voir XXXII, XLIX, L.

de la *Matrone d'Éphèse* qu'il imite[1]. Il le tenait de d'Aurat qui prétendait l'avoir lu dans Lampride. Depuis, Brantôme le retrouva dans le livre des *Funérailles*, dédié à Monsieur de Savoye.

Ainsi les poètes et les conteurs licencieux ignorent ou négligent ou craignent d'imiter le *Satiricon*, qui, au surplus, est, dans l'opinion commune, une satire dirigée contre Néron. Seuls les savants dissertent sur Pétrone; les uns, après des réserves sur le fond de l'ouvrage, louent sans restriction la finesse de son esprit et l'agrément de son style; les autres, sans méconnaître l'élégance de l'écrivain et son rare mérite, sont surtout frappés par l'indécence de ses peintures et la corruption qu'elles révèlent. Ainsi tous les jugements portés sur lui en ce siècle peuvent se ramener à ces deux types : « Pétrone, quoique fort obscène, est avant tout un remarquable écrivain. » — « Pétrone, malgré tout son talent, est avant tout un abominable corrupteur. » On trouvera les principales appréciations des érudits du XVIe siècle sur Pétrone en tête de l'édition de Paul Frellon (Lyon, 1618), p. 11 et suivantes.

P. Pithou lui-même, si l'on en croit Grosley[2], retenu par d'honorables scrupules, se refusa d'abord à publier le manuscrit de Pétrone qu'il possédait. Il jugeait qu'un livre de cette nature n'était pas fait pour voir le grand jour, et n'en permettait la lecture qu'à ses meilleurs amis : « Exstat autem magna ejus Satyrici pars in meo libro, cujus ego procacitatem et lasciviam privato carcere ita damnavi, ut tamen ejus copiam Viris optimis et amicissimis non negem, quem non ita dudum feci Errico Memmio V. C. et bonarum artium patrono. » (*Adversaria subseciva*, l. II, ch. 2.) Il se décida toutefois à publier son manuscrit en 1587. « Pour concilier les précautions avec lesquelles Pithou usait de son Pétrone en 1565, avec

1. *Vies des dames galantes*, disc. IV, art. III, p. 95 sq., éd. de 1740, t. 3.
« J'alléguerai là-dessus un bel exemple, qui pourra servir à semblables, d'une belle et honneste dame d'Éphèse, etc. »

2. *Vie de M. Pithou*, t. I, p. 222 (1756).

cette édition qu'il en donna en 1587, je crois devoir remarquer que, dans le temps intermédiaire, il en avait paru plusieurs éditions[1]. »

Pithou eut à se féliciter de sa résolution, car son Pétrone fut accueilli par les jugements les plus favorables des érudits. Juste Lipse en particulier lui écrit : « Immensum tibi, Pithœe, Petronius debet : liceat et mihi, si fas est, venire in partem nominis tui, etc. » (L. V, Epist. XIX.) Dans un autre passage, il avait vivement loué Pétrone, protestant que pour un esprit chaste, il n'est aucun danger à le lire : « Frequenter soleo a gravioribus libris animum quasi in ludum mittere ad scriptores amœniores, quo in numero Petronium repono, quidquid dicant illi frontis severæ. Et tua fide, P. Pithœe, vidistin' quidquam venustius, argutius, post natas Musas? Non ego : abesset tantum nuda illa nequitia : qua tamen nihil offendor; joci me delectant, urbanitas capit : cætera nec in animo, nec in moribus meis magis labem relinquunt quam olim in flumine vestigium cymba. Ut vina apposita vinosum movent, invinium, ut antiqui loquebantur, non movent, sic ista animum jam ante improbum fortasse incitent, casto et castigato non adhærent. Et sunt tamen inter Musæos homines qui hunc scriptorem fuisse velint; quibus nos certe, mi Pithœe, dissentimus[2]. » Que ces sages paroles soient la justification de tous ceux qui, comme Pithou, ont pris Pétrone pour sujet de leurs études !

En cette même année 1587, Pithou se souvient de l'auteur qu'il vient de publier, dans une Épître à J.-Auguste de Thou, où il lui retrace les devoirs qu'impose au nouveau président à mortier la triste situation de la France, en proie à la guerre civile[3]. Voici les réminiscences de Pétrone qu'on retrouve dans cette épître :

Pithou, v. 23. — Et sibi quisque Deos avido certamine fingit.

1. Grosley, *ibid.*, t. I, p. 227.

2. *Epistolic. quæstion.*, lib. III. Épist. II.

3. V. cette Épître dans Grosley, *Vie de M. Pithou* (1756), t. I, p. 229 et suivantes.

Cf. Petr. fragm. XXVII (Buecheler, 1862) :

v. 13. — Jam sibi quisque deos avido certamine fingit

Pithou, v. 27 seq. — . . . . . perituraque Gallia primum
Perdidit ipsa Deos ; vindictæque acta furore...
. . . . . sibique...
Facta sui merces mansit sine vindice præda.

Cf. Petr. *Trojæ halosis :*

v. 53. — Peritura Troja perdidit primum deos.

De bello civili : v. 142. — Vindictæque actus amore.

v. 50. — (Roma) ipsa sui merces erat et sine vindice præda.

Pithou, v. 66. — Tempestas fati peragat mandata furentis.

Cf. Petr., ch. 114. — Peragit interim tempestas mandata fatorum.

P. Pithou était encore récent de son édition de Pétrone quand il commença, en 1593, à collaborer à la *Satyre Ménippée*. Cependant on ne trouve dans cet éloquent pamphlet aucun souvenir du *Satiricon*. Les auteurs de la *Ménippée* se proposaient en effet un objet trop différent de celui de Pétrone pour être amenés à lui faire des emprunts. Ils se sont contentés de justifier leur titre de *Satyre Ménippée* appliqué à un écrit en prose mêlé de vers, en alléguant Varron, imitateur de Menippus, et Pétrone. « Et Varron.... en fit de mesme en prose, comme depuis fit Petronius Arbiter, et Lucien en la langue grecque[1]. »

Parmi les poètes de la fin du XVIe siècle, je ne vois guère que Mathurin Régnier qui, dans ses écrits craints du chaste lecteur, n'ait pas hésité à faire à Pétrone des emprunts directs. Dans l'élégie IV, il imite librement, mais en retenant nombre d'expressions et de traits, ou parfois traduit presque littéralement l'épisode si scabreux de Polyænos et de Circé. Voici, par exemple, comment il rend le galant madrigal du chapitre 126 :

Quid factum est, quod tu, projectis, Juppiter armis, etc.

1. Discours de l'Imprimeur sur l'explication du mot de *Higuiero d'infierno* et d'autres choses qu'il a apprises de l'auteur. (Morceau ajouté à la 2e édition de la *Ménippée*), p. 269, éd. Labitte. 1841.

V. 71 et suivants :

Hé quoy ! là-haut au Ciel mets-tu les armes bas,
Amoureux Jupiter, que ne viens-tu çà bas
Jouir d'une beauté sur les autres aimable !
Assez de tes amours n'a caqueté la fable.
C'est ores que tu dois, en amour vif et prompt,
Te mettre encore un coup les armes sur le front;
Cacher ta déité dessous un blanc plumage ;
. . . . . et te répandre encor,
Alambiqué d'amour, en grosses gouttes d'or.

La Satire XI nous offre encore un souvenir d'un des passages les plus risqués du même épisode (v. 229 et suivants) :

Polyenne pour lors me vint en la pensée,
Qui sceut que vaut la femme en amour offensée,
Lorsque par impuissance, ou par mespris la nuict,
On fausse compagnie, ou qu'on manque au desduict, etc.
. . . . . .
Jeanne, non moins que Circe, entre ses dents murmure,
Sinon tant de vengeance, au moins autant d'injure.

Pendant la première moitié du XVIIe siècle, on lit Pétrone, bien qu'on ne l'imite guère. Il commence à être goûté des beaux esprits qui retrouvent en lui la délicatesse d'un écrivain qui a vécu à la cour. L'identification de l'auteur du *Satiricon* avec le roi de la mode (*arbiter elegantiarum*) dont parle Tacite, est alors adoptée universellement.

En 1607, Daniel Heinsius peut déjà écrire : « Plautus aut Petronius ætatem occupant. » *Ad lectorem* (Maximi Tyri Dissert.).

Un des auteurs qui ont le plus certainement imité vers cette époque la composition et le style du *Satiricon* est Jean Barclay dans son *Euphormion* (1603) et dans son *Argenis* (1621), romans satiriques sous forme de Ménippée. On n'est pas peu surpris, en lisant le plan d'études tracé par Lucretius (*Euphormion*, pars I, cap. 20), de voir figurer Pétrone au nombre des

auteurs que l'adolescent pourra lire avec profit : « Mox in omnes passim auctores evagetur licentius liberum studium ; nec *Petronium*, Livium, Sallustium, Cæsarem, Terentium, Curtium pudeat miscuisse Ciceronianæ dictioni. » Maint passage de l'*Euphormion* prouve une étude approfondie du style de Pétrone [1].

Le continuateur de Barclay, le Dijonnais Morisot, puise aussi dans le *Satiricon* et le commente en des pages très libres et très audacieuses [2]. Il suppose qu'un élève des Acigniens (Ignaciens, Jésuites) révèle naïvement que Pétrone est l'auteur qu'on lit maintenant dans leurs écoles à la place d'Aristote. On devine quelles mœurs peuvent être enseignées par un tel précepteur. L'accusation est formulée sans réticence ; tout le morceau est d'une ironie violente. Pascal, s'il l'a connue, n'a dû lire qu'avec répugnance cette *Provinciale* graveleuse.

On rencontre aussi quelques réminiscences de Pétrone dans le conte latin du poète Théophile de Viau, intitulé : *Larissa*. Cf. les *Œuvres de Théophile*, édition de 1638, p. 321 : « Igitur postero die cœpi pudorem pueri sollicitare, etc. » Cf. Pétrone, ch. 85-87 [3].

Pétrone étant au XVIIe siècle considéré comme un satirique, nous ne devons pas être surpris que les romanciers de ce temps ne lui aient rien emprunté. Et pourtant quelques-unes de leurs œuvres offrent des situations analogues à celles du *Satiricon* et s'en rapprochent au moins par certaines tendances réalistes. Telle *la Vraie histoire comique de Francion* (1623), par Charles Sorel, dont le héros n'est pas d'une moralité bien supérieure à

1. V. par exemple, ParsI, cap. XX : « Pueri his magistris usi nihil aliud discebant quam non sapere. » Pars I, cap. V : « Sed neque te secretiori veritatis parte fraudabo, etc. » La peinture du repas offert par Trifartitus à Euphormion (Pars II, cap. XXIX) reproduit plusieurs des incidents et des expressions qui se lisent dans le récit du festin de Trimalchion.

2. Morisot est l'auteur de la Ve partie de l'*Euphormion*, *Aletophili Lacrymæ*, publiée pour la première fois dans l'édition de Rouen de 1628, en même temps que l'*Apologia pro se* et l'*Icon animorum*.

3. Sainte-Beuve (*Causeries du lundi*, t. 3, p. 372) nous apprend que, dans l'extrême vieillesse, Bussy s'amusait à traduire ce petit conte libertin.

celle d'Encolpe. L'apologie que présente Sorel fait songer à celle que l'on lit chez Pétrone (ch. 132). Comme Pétrone, il fait parler à ses personnages la langue populaire, le *sermo plebeius* de son temps. « N'est-il pas vrai, dit-il, que c'est une très agréable et très utile chose que le style comique et satirique? L'on y voit toutes les choses dans leur naïveté. Toutes les actions y paraissent sans dissimulation... Que si l'on est curieux du langage, comme en effet on le doit être, où le peut-on considérer mieux qu'ici? Je pense que dedans ce livre on pourra trouver la langue française tout entière, et que je n'ai point *oublié les mots dont use le vulgaire*[1]. » Mais nulle part Sorel ne nomme Pétrone et rien n'indique qu'il l'ait lu. On ne saurait en effet considérer comme une allusion directe au squelette du festin de Trimalchion la phrase où il est question d'une coutume des Égyptiens : « N'avez-vous pas ouï dire que les Égyptiens mettoient autrefois en leurs festins une carcasse de mort sur la table, afin que songeant que possible le lendemain ne seroient-ils plus en vie, ils s'efforçassent d'employer le temps le mieux qu'il seroit possible[2] ? » Ce fait est dans Plutarque (*Banquet des Sept Sages*, II)[3]. Nous ne trouvons pas non plus trace de la lecture de Pétrone dans le *Roman comique*, de Scarron (1651), dans le *Roman bourgeois*, de Furetière (1666), dans les *Aventures burlesques*, de d'Assoucy (1677), récit mêlé de vers, de dissertations paradoxales, autobiographie d'un bohême comme Encolpe, et de qui les mœurs aussi ont été suspectées.

Ajoutons tout de suite que *Gil Blas* et *Guzman d'Alfarache* n'empruntent rien non plus au *Satiricon*. On a plus d'une fois comparé les héros de Le Sage à celui de Pétrone. Guzman surtout, voleur, débauché, sans scrupules d'aucune sorte, est bien de la famille d'Encolpe. Mais Le Sage ne paraît pas avoir lu Pétrone, et en tout cas ne le fait pas figurer dans la bibliothè-

1. *Francion*. L. 10, p. 385, éd. E. Colombey.

2. P. 314, éd. E. Colombey.

3. Cf. *De Iside et Osiride*, XVII.

que du château de Lirias, à la suite de ces romans et de c livres de morale enjouée dont il parle[1].

Au nombre des écrivains de la première moitié du XVIIe siècle qui paraissent avoir pratiqué Pétrone, il faut placer Balzac. C'est même ce que lui reproche avec violence le moine feuillant André de Saint-Denys. Mais cette accusation, F. Ogier (*Apologie pour M. de Balzac* [1627]) la rétorque contre celui qui l'a lancée : « Tout ce que dit M. de Balzac est ingénieux et n'est pas déshonnête... Souvent ce que dit Pétrone est sale et n'est pas ingénieux... et cependant Pétrone est un des familiers du frère A*. Encolpe et Giton ne font-ils pas de belles choses dans sa cellule? Si une femme mondaine entre dans un couvent, on le purifie, et peu s'en faut qu'on n'y mette le feu pour le nettoyer ; et néanmoins, notre moine ne laisse pas de garder curieusement au milieu des siens toutes les ordures de l'antiquité, et de recéler dans une maison religieuse des gens qui doivent être brûlés dans les républiques bien policées. » Mais, malgré les protestations de F. Ogier, il y a dans Balzac plusieurs passages où se retrouvent des souvenirs de Pétrone. Ainsi il lui emprunte (Lettres, I, 174) cette expression (*Sat.*, ch. 4) : « cruda adhuc indigestaque studia », pour la traduire ainsi : « la crudité et l'indigestion de leurs lectures. » On peut croire également à une réminiscence de Pétrone chez Balzac dans le passage suivant (L. III, lettre XVI à Chrysolite) : « Elle est née des pechez de sa mère, et jamais virginité ne dura moins que la sienne. Elle en a perdu le souvenir ; mais ceux de son temps assurent que la première fois qu'elle sortit du logis, elle trouva au retour ses gants et son p..... à dire[2]. »

1. La seule réminiscence possible de Pétrone qu'on pourrait imaginer dans *Gil Blas* est celle-ci (L. VII, ch. 9) : « Voici un élixir que j'ai composé ce matin du suc de « certaines plantes distillées à l'alambic ; car j'ai employé presque toute ma vie, « comme Démocrite, à trouver les propriétés des simples et des minéraux. » Cf. Pétrone, ch. 88 : « Itaque herbarum omnium sucos Democritus expressit, et ne lapidum « virgultorumque vis lateret, ætatem inter experimenta consumpsit. » Mais Le Sage a pu trouver ailleurs cette citation, ou se souvenir d'un texte, quelque peu différent, de Diogène Laërce.

2. Cf. Pétrone, ch. 25 : « Junonem meam iratam habeam, si unquam me meminerim virginem fuisse. Nam et infans cum paribus inclinata sum, etc. »

Dans sa *Dissertation critique*, pour se jouer de l'érudit Costar[1], Balzac a inséré des fragments de sa pièce célèbre : *Indignatio in poetas Neronianorum temporum*[2], qu'il attribuait à Turnus, et que les Allemands ont plus d'une fois réimprimée comme authentique. Elle est dédiée au duc de Montausier, grand ami de Bussy, et probablement lecteur de Pétrone, lui aussi. Plusieurs des vers cités sont imités de Pétrone :

> Usque adeo maculas ardent in fronte recentes
> Hesternique Getæ vincla et vestigia flagri !

Cf. Pétrone, ch. 126.

Il ajoute : « Elles (les Muses qui se prostituent à des valets) m'ont fait souvenir de ces autres Dames du mesme temps, que vous avez veües en un mauvais lieu, et qui doivent craindre le commissaire du quartier ; je veux dire dans le Satyrique de Pétrone : *quæ vestigia flagrorum osculabantur, quæ complexus suos*, si ma mémoire ne me trompe, *mittebant in crucem, et in extrema plebe quærebant etiam quod amarent.* » Et dans la même dissertation (ch. V, p. 614) : « S'il (l'orateur de Poitou que vous connoissez) entendoit le latin, il adresseroit à la nouvelle Carmélite ces paroles de Pétrone : *Quid proderit hoc tibi, si te vivam sepelieris ; si, antequam fata poscant, indemnatum spiritum effuderis ?* » Faut-il enfin, avec F. Ogier lui-même[3], voir une réminiscence de Pétrone dans la phrase suivante : « Je te prie donc de ne m'en battre point les oreilles à ton arrivée, et de ne retourner pas mon ennemi pour me faire la guerre *avec ces grandes paroles.* » (Balzac.) Cela est imité de Pétrone : « *Enormis loquacitas.* Petronius in Satyrico. » Le souvenir, en tout cas, serait bien vague et bien peu caractérisé.

Enfin, Balzac nomme encore Pétrone dans son *Aristippe* (édit.

1. Dissertations critiques à M. Costar, *Œuvres*, t. II (1665), ch. IV, p. 613.

2. *Carminum*, L. III.

3. *Conformité de l'éloquence de M. de Balzac avec celle des plus grands personnages du temps passé et du présent.* Œuvres de Balzac, 1665, p. 171.

de 1665, t. II, p. 180. Discours septième) : « Ce sont des Pétrones et des Tigellins auprès de Néron ; ce sont des advocats de la volupté, qui plaident sa cause, etc. »

Pétrone est cité aussi dans les *Lettres de Phyllarque* (Goulu) *à Ariste*. On y lit, traduit avec des passages du *Dialogue des orateurs*, le fragment sur les déclamateurs (ch. 1-2).

Voiture[1] et Sarrasin ont goûté le *Satiricon*. Ce dernier a imité en vers le poème de la *Guerre civile*[2]. On le voit ailleurs citer Pétrone. (Attici Secundi Orbilius Musca sive Bellum parasiticum. *Histoire de Pierre de Montmaur*, édit. de 1715, t. I, p. 188.) « Namque, ut ait Poeta,

Somnia quæ mentem ludunt volitantibus umbris, etc. » (Fragm. XXX.)

En cette même *Histoire de Pierre de Montmaur*, Ménage prouve aussi qu'il a pratiqué Pétrone. Il cite une correction de Saumaise sur un passage du *Satiricon* (*ibid.*, t. I, p. 82. *Vita Gargilii Mamurræ parasitopædagogi*) et, *ibid.*, t. I, p. 75, emprunte au chapitre Ier l'expression suivante : *Cujus omnia dicta factaque essent et sesamo et papavere sparsa*, etc.

On trouve dans Pascal (*Pensées*, art. VII, 28, édit. Havet) une citation de Pétrone : « *Plus poetice quam humane locutus es* » (ch. 90). La phrase, ainsi que le fait remarquer M. Havet, n'a pas le même sens dans Pétrone que dans Pascal, qui aura sans doute emprunté à quelqu'un cette citation. Car nulle part ailleurs chez lui ne se rencontre la moindre allusion à Pétrone. Il est à remarquer cependant que MM. de Port-Royal connaissaient le *Satiricon* et y ont puisé plus d'un rapprochement dans leur *Epigrammatum delectus*, Paris, 1659 ; cf. p. 107, *ad Mar-*

1. V. *Lettre de Voiture à M. Costar* (éd. de 1654, p. 578. Lettre CXCIII) : « Que le « petit conte latin du bas de vostre lettre m'a pleu et semblé admirablement écrit ; si « vostre histoire, ou la mienne, estoient escrites comme cela, on ne liroit plus Pé- « trone. »

2. Baillet (*Jugements des savants sur les principaux ouvrages des auteurs*, t. IV, éd. de 1725), mentionnant les nouvelles œuvres de Sarrasin imprimées à Paris en 2 vols in-12 (1675), dit : « Le 2e vol. ne contient que des pièces en vers ; parmi les plu- « longues est un essai de poésie héroïque, la *Guerre espagnole*, imitée du poème de « Pétrone : *Orbem jam totum....* »

tialem, p. 122 ; *id.*, p. 127 ; *id.*, etc. D'autre part, le chevalier de Méré, dont on sait les relations avec Pascal, goûtait beaucoup Pétrone. Méré était de cette secte de gens aimables et de plaisir dont parle Sainte-Beuve [1], les Saint-Évremond, les Ninon, les Saint-Pavin, les Mitton, qui raffolaient du voluptueux Romain. Dans une lettre à la duchesse de Lesdiguières [2], Méré traduit, en l'arrangeant un peu, le conte de la *Matrone d'Éphèse*.

Voici un disciple de Port-Royal, Racine, qui cite Pétrone dans sa correspondance, et il est assez piquant de voir le futur auteur d'*Athalie* associer un abbé au compliment qu'il adresse aux belles Languedociennes, en se servant des expressions d'Encolpe : « J'étois détourné par d'autres spectacles ; il y avoit tout autour de moi des visages qu'on voyoit à la lueur des fusées, et dont vous auriez bien eu autant de peine à vous défendre, que j'en avois. Il n'y en avoit pas une à qui vous n'eussiez bien voulu dire ce compliment d'un galand du temps de Néron : « Ne fastidias hominem peregrinum inter cultores tuos admittere : « invenies religiosum, si te adorari permiseris [3]. » (Lettre XVI, à l'abbé Le Vasseur, à Usez le 26 novembre 1661 ; éd. Regnier.) Dans la même lettre, il cite encore Pétrone : « ..... épargnez-vous à vous-même de grosses injures, que je pourrois bien vous dire dans ma mauvaise humeur.

« Nam contemptus amor vires habet [4]. »

La découverte du fragment de Trau, faite par Marinus Statilius, dans la bibliothèque de son ami Nicolas Cippi, vient, en cette seconde moitié du XVIIe siècle, donner à Pétrone une nouvelle vogue et le mettre tout à fait à la mode. Ce fragment de Trau fut publié pour la première fois à Padoue, par Paul Frambotti, en 1664. « Il venait, dit Pétrequin [5], combler une vaste lacune dans la description du souper de Trimalcion. Cette resti-

1. *Portraits littéraires*, t. III, p. 106. Le chevalier de Méré.
2. 34e lettre du Recueil épistolaire de Méré.
3. Pétrone, ch. 127.
4. Pétrone, ch. 108.
5. *Op. cit.*, p. 68, 69.

tution était des plus importantes, aussi fit-elle grand bruit dans le monde littéraire. » — « Dès qu'on eut publié en Italie, en 1664, le fragment de Pétrone, écrit Basnage, il s'éleva une espèce de guerre civile dans la république des lettres, pour les droits et les prétentions de ce fragment : les uns contestèrent son adoption, les autres tâchèrent de la lui assurer. (*Ouvr. des savants*, nov. 1692.) Pendant que J. Mentel s'occupait de l'éditer à Paris, on voit, dans la correspondance de Gui Patin, à quel haut degré ce projet de publication piquait la curiosité des amis des lettres. »

Gui Patin était en effet un grand admirateur de Pétrone. Il écrivait, le 12 septembre 1664, à Falconet : « Le fragment de Pétrone n'est point encore achevé », et le 17 octobre 1664 : « Il y a quatre mois que le fragment trouvé en Dalmatie et imprimé à Padoue est entre les mains de l'imprimeur des Jésuites, qui l'a enfin imprimé ; mais il s'est avisé.... d'en avoir un privilège. J'ai peur que cela nous tienne encore longtemps, et ne nous empêche de lire une chose si curieuse, et même je ne sais si M. le Chancelier en voudra donner un privilège, se laissant épouvanter par ce nom de Pétrone, qui a dit tant de bons mots en sa vie. »

A diverses reprises, dans sa correspondance, Gui Patin proteste contre la cagoterie du siècle présent qui est un obstacle à l'impression du Pétrone de J.-P. Lotichius (Lettre à Spon, 7 février 1648 ; t. I, p. 374 [J.-B. Baillière, 1846], et Lettre à M. de Tournes, marchand libraire, 1er avril 1657, t. I, p. 263) : « Il avoit eu le dessein de le faire réimprimer ici avec toutes ses augmentations in-folio ; mais je répondis qu'il étoit impossible, y ayant ici trop de moines, de jésuites et autres gens ennemis des belles-lettres, qui croiroient avoir gagné les pardons s'ils avoient empêché une telle impression. »

Plus d'une fois aussi, Gui Patin cite Pétrone (Lettre à Ch. Spon, du 18 novembre 1650, t. I, p. 59) :

Curia venalis, venalis curia patrum. (Ch. 119.)

Au même (lettre du 23 février 1655, t. I, p. 150) :

Quid faciant leges, ubi sola pecunia regnat[1] ? (Ch. 14.)

Reproduisons enfin un curieux passage d'une lettre qui nous montre Gui Patin faisant servir Pétrone à l'éducation d'un jeune homme. Le choix de l'auteur et du morceau est, on le reconnaîtra, d'une pédagogie fort aventureuse. (Lettre à Falconet, t. III, p. 126 ; 25 avril 1659.) « J'ai été voir M. Le Sanier, qui fait tout ce qu'il peut pour votre fils et pour le faire étudier diligemment. Aujourd'hui, avant midi, il est venu étudier avec moi ; je lui ai fait lire dans les lettres de Plassac[2], qui étoient sur ma table par hasard, un beau chapitre de cette bonne femme, dont le conte est si plaisant dans Pétrone : *Mulier quædam Ephesi tam notæ erat pudicitiæ*, etc., et après qu'il l'a vu en françois, je le lui ait fait lire en latin dans Pétrone même ; après, je lui ai dit qui étoit Pétrone, et que c'étoit que son livre qui nous reste, *exempta dumtaxat ex magno opere*, et sa mort, que je lui ai fait lire dans les *Annales* de Tacite, dont il m'a promis de lire le XVe et le XVIe livre des *Annales*, où il verra cette grande conspiration contre Néron, laquelle fut malheureusement découverte, la mort de Sénèque et enfin celle de Néron même[3].

« Il a écrit *de Petronio* dans son cahier, et m'a dit qu'il étoit bien aise de savoir cette histoire *de matrona illa Ephesina* Je l'ai averti qu'il ne la faut jamais réciter en compagnie de femmes : *ne aliqua ex illis, animal natura sua superbum, serio indignetur*. Voilà où nous en sommes. »

Outre Gui Patin, il faudrait citer bien d'autres érudits français qui s'intéressèrent très vivement à la publication du frag-

1. Dans une lettre du 21 septembre 1666, t. III, p. 613, il commet une erreur quand, à propos de Tanneguy Lefebvre, il écrit : « Notre conversation fut fort mêlée, mais, « comme a dit Pétrone, *erudito luxu*. » Or cette expression est de Tacite qui l'applique, il est vrai, à Pétrone.

2. Correspondant de Balzac.

3. Gui Patin oublie que nous n'avons pas la partie des *Annales* où était racontée la mort de Néron.

ment de Trau et en discutèrent avec passion l'authenticité. Le nouveau *Menagiana* (t. I, p. 263) rappelle les différends qui s'élevèrent entre Mentel (Tilebomène) et Pierre Petit (Statilie) d'une part, en faveur de l'authenticité, et Valois et Wagenseil soutenant la thèse contraire. On trouve, à la suite du Pétrone de Burmann, les longues dissertations des savants du XVIIe siècle sur cette question, à laquelle les gens du monde eux-mêmes ne demeurent pas indifférents. Condé, qui, dit-on, pensionnait un lecteur chargé exclusivement de lui expliquer Pétrone, assiste aux conférences qui ont lieu, en 1668, au sujet de l'authenticité du nouveau fragment[1].

Au nombre de ceux qui la révoquent en doute, on doit placer l'oracle de la critique d'alors, Jean Chapelain. Sa correspondance[2] nous entretient de la découverte du fragment, des espérances qu'elle a fait naître, des déceptions causées par la brièveté d'un morceau qu'il juge d'ailleurs apocryphe. P. 337, à M. Heinsius, 15 novembre 1663 : « Je viens de recevoir une lettre de M. Medon qui a grande joye de la nouvelle du Pétrone, quoyque je ne la luy aye assurée que douteusement, dont ny vous ny moy ne voullons estre appellés en garantie. » P. 343, à M. Heinsius, 20 décembre 1663 : « Je doute tousjours de la vérité de cette trouvaille du Pétrone, et, quand elle seroit véritable, je doute que l'Inquisition souffre qu'on l'imprime delà les monts. C'est un grand mal qu'il ait esté porté à Rome plustost qu'à Venise ou à Leyde. L'ignorance bigote est bien dangereuse en ces rencontres-là. » Mais la désillusion est prompte. P. 352, à M. Heinsius, 6 mars 1664 : « Nous sommes tombés de bien haut touchant cette nouvelle de Pétrone, puisque tout ce trésor n'aboutit qu'à un petit fragment et peut estre encore sujet à caution » ; et p. 358, à M. de Medon, 8 avril 1664 : « La fortune ne fait guères de miracles..... Nous avons trop aisément creu celuy de Pétrone ressuscité, et

1. Moréri. Article : *Pétrone*.

2. Lettres de Jean Chapelain, publiées par Tamizey de Larroque. Imprimerie nationale, 1883, t. II.

notre crédulité nous a fait passer son ombre pour son corps. » Il partage finalement l'opinion de MM. de Valois qui jugent ce fragment supposé[1]. P. 484, à Ferrari, 30 septembre 1666 : « Pour le fragment prétendu de Pétrone, j'eusse juré que vous estiés de l'opinion que vous m'avés fait la grâce de m'escrire, et c'est selon moy une grande supériorité d'esprit à ceux des nostres qui ont avalé cette pillule sans la rejetter. Ne croyés pas que le nombre en soit fort grand, quoyque celui qui l'a publié ait trouvé ou payé un apologiste contre les dissertations de MM. Waghenseil et Valois. Je ne conte mon suffrage en cette matière pour aucune chose. Je suis pourtant flaté de m'estre trouvé du bon parti. »

Quoi qu'en dise ici Chapelain, l'authenticité du fragment de Trau devait être bientôt acceptée par la majorité des savants et aujourd'hui elle ne soulève plus la moindre contestation. Ces débats, où prit part l'Europe érudite, ne pouvaient manquer de rappeler en France l'attention publique sur le *Satiricon*.

En quinze années (de 1667 à 1692), on ne compte pas moins de douze éditions du *Satiricon*, entre autres celles de Michel Hadrianides (Amsterdam, J. Blæu, 1669) et de Boschius (Amsterdam, 1677). On publie aussi plusieurs traductions de Pétrone. Celle de l'abbé de Marolles est de 1677.

La société polie prend de plus en plus goût à Pétrone. Nous sommes loin du temps où c'était une injure de dire de quelqu'un qu'il lisait Pétrone. On a déjà vu l'admiration que lui porte le grand Condé. A la suite de Bussy Rabutin et de Saint-Évremond, on arrivera à considérer Pétrone comme un homme de cour accompli, et on louera en lui un tour galant et une délicatesse qui ne se peuvent acquérir que dans un milieu élégant et raffiné[2].

1. V. le *Valesiana*, p. 90, 183, sq.

2. V. les jugements de Basnage (*Histoire des ouvrages des savants*, novembre 1692 et de Pope (*Essai sur la critique*) dans Pétrequin, *op. cit.*, p. 70, note.

Le passage suivant de Huet[1] suffirait à nous apprendre en quelle estime le *Satiricon* était tenu parmi ses contemporains : « On est si fort prévenu en sa faveur que tout en plaist, parce qu'on croit que tout en doit plaire. Pour moi j'ose dire, avec la permission de ses admirateurs, que s'il avoit esté plus honneste, il auroit été moins lu et moins estimé, et que son obscénité a fait dans l'esprit de plusieurs la meilleure partie de son mérite[2]. »

On ne se contente pas de lire et de goûter Pétrone ; on le prend pour modèle, on le traduit, on l'imite. En 1665 avait paru l'élégante et spirituelle imitation du conte de la *Matrone d'Éphèse* (conte ajouté aux *Nouvelles en vers*, par M. de L. F., 1665 ; in-12, p. 33-60, Claude Barbin), œuvre de Saint-Évremond, réimprimée à la suite du *Jugement sur Sénèque, Plutarque et Pétrone*. (Claude Barbin, 1670, p. 111 à 127.) Tout le monde sait comment La Fontaine a fait sien ce joli conte de la *Matrone d'Éphèse ;* sa charmante et originale imitation parut en 1682, à la suite du *Poème du Quinquina* (chez Denis Thierry et Claude Barbin, p. 57 à 72). Nous nous bornerons à en rappeler le début.

S'il est un conte usé, commun et rebattu,
C'est celuy qu'en ces vers j'accommode à ma guise.
Et pourquoy donc le choisis-tu ?
Qui t'engage à cette entreprise ?
N'a-t-elle point déjà produit assez d'écrits ?
Quelle grâce aura ta matrone
Au prix de celle de Pétrone ?
Comment la rendras-tu nouvelle à nos esprits ?
Sans répondre aux censeurs, car c'est chose infinie,
Voyons si dans mes vers je l'auray rajeunie.
Dans Éphèse il fut autrefois, etc.[3].

1. *Lettre de M. Huet à M. de Segrais. De l'Origine des romans*, 2e éd. Mabre-Cramoisy, 1678, p. 115.

2. Tout en considérant encore l'œuvre de Pétrone comme une « raillerie fine et « piquante contre les vices de la cour de Néron », p. 112, Huet a judicieusement apprécié le *Satiricon* en ce qu'il fait observer que c'est une *Ménippée* et en ce qu'il lui donne le nom de roman.

3. Nous voyons aussi, au XVIIe siècle, le conte de la *Matrone d'Éphèse* porté au

La dissertation, déjà citée, de Saint-Évremond prouve tout particulièrement de quelle faveur jouissait Pétrone auprès de certains esprits. Sainte-Beuve (*Port-Royal*, t. III, p. 438) a fait voir les affinités qui existent entre l'aimable Épicurien et le romancier[1]. Saint-Évremond ne tarit pas en éloges sur la grâce, l'esprit, la galanterie de Pétrone : « Il est, dit-il, *admirable partout*, dans la pureté de son style, dans la délicatesse de ses sentiments, etc.[2] » Aussi le sévère Boileau croira-t-il devoir protester contre l'excès de cette admiration :

> Quoi qu'en ses beaux discours Saint-Évremond nous prône,
> Aujourd'hui j'en croirai Sénèque avant Pétrone[3].

Au tome Ier des *Mélanges curieux des meilleures pièces attribuées à M. de Saint-Évremond* (1726, Amsterdam, chez Covens et Mortier), p. 71-116, on lit sous ce titre : *Fragment de Pétrone*, une imitation libre[4] et une copieuse paraphrase du morceau contre les déclamateurs (*Satir.*, I, 2), mêlée de fragments de traductions et suivie du conte de la *Matrone d'Éphèse*.

Venons à un écrivain qui fut considéré au XVIIe siècle comme l'héritier le plus direct de Pétrone, à Bussy-Rabutin, dont Vigneul-Marville a pu écrire : « M. de Bussy Rabutin était du côté du sang d'une ancienne noblesse de Bourgogne ; du côté de l'esprit, il descendait d'Ovide et de Petronius Arbiter, che-

théâtre. *L'Éphésienne*, tragi-comédie en cinq actes, en vers, par Pierre Brinon, jouée au Théâtre-Français en 1614.

La Matrone d'Éphèse ou *Arlequin Grapignan*, comédie en trois actes, en prose, par Noland de Fatouville, représentée pour la première fois par les comédiens italiens du Roi dans leur hôtel de Bourgogne, le 12 mai 1682. « Une seule scène, dit M Regnier (*op. cit.*, p. 66), se rattache à notre conte dont elle est la parodie, celle qui est intitulée : *Scène du compliment et de la bouteille.* »

1. La mort de Pétrone, selon Saint-Évremond, « est la plus belle de l'antiquité ». *Jugement sur Sénèque*, etc. (1670), p. 22.

2. *Ibid.*, p. 43 et *passim*.

3. *Sat.*, XI, v. 69. « Il a fait une dissertation dans laquelle il donne la préférence à Pétrone sur Sénèque. » (Note de Boileau.)

4. « J'ai, dit-il, l'esprit tellement né pour la liberté qu'il n'est pas en mon pouvoir « de l'assujettir aux règles d'une traduction fidèle. C'est pourquoy j'ai pris la hardiesse « de lier les sens interrompus de Pétrone par des choses qui sont purement de moi. » (P. 74.)

valier romain, dont il nous reste une fameuse satire en langue latine[1]. » C'est à peu près à l'époque où paraissait le fragment retrouvé à Trau, que Bussy-Rabutin était enfermé à la Bastille (17 avril 1665) à la suite de la publication faite en Hollande, sans son aveu, de l'*Histoire amoureuse des Gaules,* dont plusieurs passages sont imités de Pétrone. L'épisode d'Ardélise et Trimalet (la comtesse d'Olonne et le comte de Guiche), traduit par endroits presque littéralement l'aventure de Polyænos et de Circé. Bussy a pris aussi à Pétrone le nom de Giton, qu'il donne au comte de Manicamp. A cela se bornent les emprunts directs de Bussy au *Satiricon.* Mais en d'autres parties encore il semble s'être inspiré de l'esprit de Pétrone, sans qu'on puisse pourtant aller jusqu'à dire, avec Sainte-Beuve, qu'il l'a pris pour modèle et pour idéal[2]. Il y a cette différence essentielle entre l'*Histoire amoureuse des Gaules* et le *Satiricon,* que celui-ci n'est qu'un roman, et que l'autre est un pamphlet, une chronique scandaleuse où, sous des noms supposés, Bussy met en scène plusieurs grandes dames de son temps et leurs amants. Ceux que cet esprit méchant et caustique attaquait sous de transparents pseudonymes, n'avaient aucune peine à se reconnaître[3].

Bussy n'en reste pas moins l'écrivain du XVIIe siècle que le plus souvent, et à juste titre, on a rapproché de Pétrone. Il avait, lui aussi, traduit la *Matrone d'Éphèse.* Il écrit le 21 août 1677 à Corbinelli : « Je vous envoie une traduction de la *Matrone d'Éphèse.* Le grand nombre de traductions qui en ont paru ne m'ont point rebuté[4]. » Pour louer le style de

1. *Mélanges d'histoire et de littérature,* 1699, p. 273. (Paris, Besoigne.)

2. *Causeries du lundi,* t. 3, p. 372.

3. Cf. la note de Boileau au vers 42 de la Sat. VIII :

J'irais, par ma constance aux affronts endurci,
Me mettre au rang des saints qu'a célébrés Bussi !

« Bussy, dans son *Histoire galante,* raconte beaucoup de galanteries très criminelles de dames mariées de la cour. »

4. M. L. Lalanne (*Correspondance de Bussy*) dit en note :
« Cette traduction nous a paru trop insignifiante pour être rapportée. »

Bussy, Corbinelli cite Pétrone (lettre du 11 février 1678) : « Vos paroles, comme dit Pétrone, sont de la couleur de vos pensées et ne sont pas plus vives ni plus fortes. Encore un mot de latin : .... *ne sententiæ,* dit Pétrone, *emineant extra corpus orationis expressæ, sed intexto vestibus colore niteant.* » (*Satiric.*, ch. 117.) Il lui écrit dans une autre lettre (15 avril 1689) : « J'ai reçu et admiré vos Épigrammes de Martial. Sans vous flatter, vous lui faites beaucoup d'honneur de l'avoir choisi pour lui prêter votre style, qu'Horace et Pétrone méritaient mieux que lui et qu'ils préféreraient assurément à celui de tout autre traducteur. » Un autre ami de Bussy, Grammont, lui adresse une lettre en vers (12 janvier 1696), qui commence ainsi :

Toi qui, t'étant formé la diction si pure,
Fais revivre Pétrone et surpasses Voiture,
Par cet air de la cour naturel et galant,
Par un génie aisé, par un esprit brillant,
Bussy, etc.

Citons enfin Saint-Évremond, qui, dans le portrait qu'il a tracé de Bussy, dit[1] : « On ne saurait mieux traduire qu'il a fait quelques endroits de Pétrone. On demeura pourtant quelque temps à reconnaître qu'il n'en était que le traducteur[2]. »

A côté de ces admirateurs déclarés[3], Pétrone rencontre

1. Œuvres de M. de Saint-Évremond. Londres, 1725, t. VII, p. 218 et suivantes.

2. Sous le titre de : *Comédie galante de Monsieur de B.*, Cologne, Pierre Marteau (s. d.), pet. in-12 de 34 pages, il existe une pièce ignoble : *La Comtesse d'Olonne,* qui met en scène le comte de Guiche atteint de la même défaillance qu'Encolpe, et qui est toute pleine d'obscènes parodies du *Cid* et de *Phèdre.* Mais cette pièce a été attribuée sans preuve à Bussy et paraît être bien plutôt de P. de Corneille Blessebois, connu par ses écrits sotadiques et auquel conviennent aussi les initiales de B. (V. Catalogue de la Bibl. dramatique de M. de Soleinne par le bibliophile Jacob, 1844, t. 3, n° 3832, et Notice sur la vie et les ouvrages de P. de Corneille Blessebois, par Éd. Cléder 1857.)

3. Dans l'ouvrage obscène attribué à Chorier et qui a paru vers 1680 sous ce titre *Aloisiæ Sigeæ Toletanæ satira sotadica de arcanis amoris et veneris,* sans indication de lieu, Pétrone est nommé. Il figure à côté de Lucilius, Varron, Boccace, Arétin, Rabelais, etc., parmi ceux avec qui Aloisia s'entretient sous un orme touffu dans les Champs-Élysées (Introduction). Le livre offre d'ailleurs très peu de traces de l'imitation de Pétrone. (V. t. II, éd. 1770. Fragmenta aliquot erotica. *Elegia.* Cf. Pétrone, ch. 132.)

aussi des critiques plus ou moins sévères qui ne condamnent pas seulement son immoralité, mais se montrent même peu indulgents pour son style. Le P. Rapin (*Avertissement des Réflexions sur la Politique d'Aristote*, etc., 1674) dit que Pétrone n'a pas lui-même cette manière aisée et naturelle qu'il recommande tant aux autres : il donne les plus belles règles du monde contre l'affectation, qu'il n'observe pas. Car il affecte jusqu'à la simplicité du style, où il n'est pas toujours naturel.

Guéret, dans le *Parnasse réformé* et la *Guerre des auteurs* (1671), fait parler Pétrone et lui fait débiter en particulier toute la célèbre tirade du début du *Satiricon* contre les déclamateurs, qu'il traduit[1]. Mais Pétrone paie cher quelques éloges ; car il lui faut essuyer cette virulente apostrophe que Guéret prête à Juste Lipse[2] : « Est-ce, lui dit-il, à cause qu'on vous appelle l'*Arbitre de la politesse et de l'élégance*, que vous tranchez ici du maître et du réformateur ? Est-ce parce que vous avez dix ou douze scoliastes qui défendent votre latin, que vous voulez abattre le portique de Zénon ? Songez plutôt que vous êtes un impie, qui profanez les Lettres par vos saletés ; songez que les débauches du monstre des Empereurs et peut-être même les vôtres, ne se lisent qu'avec horreur dans ce malheureux fragment, que la seule perversité des mœurs a fait passer jusqu'à nous, et ne réveillez point contre vos Satyres une indignation qui les a déjà mises en pièces, et qui peut avec justice anéantir tout le reste avec votre nom. Si ma mémoire ne me trompe point, je pense avoir eu pitié de vous en quelque endroit de mes œuvres, je vous ai refait quelque période et rétabli quelque terme corrompu : je ne sais même si, me laissant emporter au torrent, je n'ai point donné quelque éloge à l'élégance de votre diction ; mais, quoi qu'il en soit, je rétracte aujourd'hui tout ce que je puis avoir écrit à votre avantage, et je veux qu'il soit rayé de mes livres. »

1. P. 10 et suivantes. Éd. de 1716. La Haye, Neaulme.

2. P. 12.

C'est ainsi que Pétrone occupait les esprits des lettrés et des gens du monde au XVIIe siècle. La prétendue découverte d'un nouveau fragment du *Satiricon* qui fit grand bruit allait soulever sur son nom de nouvelles discussions et allumer parmi les savants une véritable guerre. On sait que c'est en 1693 que parurent le texte et la traduction de fragments supposés de Pétrone, publiés par un officier français, Fr. Nodot, d'après un manuscrit qu'il disait avoir été acquis à Belgrade en 1688 par un autre officier, Dupin. On peut lire dans Pétrequin (ouv. cité, p. 88) l'histoire de la polémique à laquelle ces fragments donnèrent naissance. Basnage et Breugière de Barante [1], avocat à Riom, furent des premiers à signaler la fraude. Mais un certain nombre d'érudits furent victimes de cette supercherie littéraire. Parmi les dupes de Nodot, il faut nommer les académies d'Arles et de Nîmes et Charpentier, directeur de l'Académie française.

III.

PÉTRONE AU XVIIIe ET AU XIXe SIÈCLE.

Contrairement à ce que l'on serait en droit de supposer, la vogue de Pétrone baisse un peu au XVIIIe siècle, sauf pendant l'époque de la Régence qui lui est propice.

Soit à la cour de la duchesse du Maine, soit dans la société galante du Temple, il compte de nombreux lecteurs. Chaulieu écrit :

Je voudrais voir à cette table
Ton Bathylle et ton Agathon,
Et joindre à ce couple adorable
Mon Giton [2].

1. *Observations sur le Pétrone trouvé à Belgrade en 1688 et imprimé à Paris en 1693, avec une lettre sur l'ouvrage et la personne de Pétrone.* 1694. In-12.

2. Couplets d'une chanson faite à un souper chez M. Sonning, sur un air des fragments de Lully, en 1703. (Éd. de 1774, t. 2, p. 228.)

La duchesse de Bouillon ne craint pas de citer le centon obscène du ch. 132[1]. Chaulieu, dans une lettre en latin qu'il lui écrit, emprunte plusieurs phrases à la lettre fort libre de Polyænos à Circé[2]. « *Fateor me, Princeps, sæpe peccasse; homo enim sum.* » (Ch. 130.)

C'est sous la Régence que l'abbé de Margon eut la fantaisie de reproduire à Saint-Cloud le repas de Trimalchion[3]. Il dépensa à cette petite fête 30,000 livres. Le Régent s'y rendit et en fut charmé[4].

Quelques années auparavant, une représentation du même festin avait eu lieu à la cour de Hanovre pendant le carnaval. Leibnitz en fait la description dans une lettre adressée à la princesse Louise de Hohenzollern[5]. Le personnage de Trimalchion fut joué par un neveu de l'électrice de Hanovre, le comte Charles-Maurice, celui de Fortunata, par une favorite de la reine, Mlle de Pöllnitz.

On lit des citations de Pétrone dans Sallengre (*Histoire de Pierre de Montmaur*, 1715. *Préface*, p. 15), dans Bayle (*Dic-*

1. V. Lettre de Chaulieu à la duchesse de Bouillon, à Fontenay, le 25 septembre 1712 (t. 2, p. 190).

2. Lettre à Mme la duchesse de Bouillon (t. 2, p. 191).

3. De Guerle, *Questions sceptiques sur Pétrone* (an VIII, p. 112).

4. Dans un recueil anonyme publié en 1813 (*le Soupé, les Toilettes* et poésies diverses, Paris), les vers suivants font sans doute allusion à la fantaisie de l'abbé de Margon :

N'attendez pas que, copiant Pétrone,
Effrontément ma muse s'abandonne
A retracer le scandaleux tableau
De ces soupers, honteuses saturnales,
Où le Régent, Trimalcion nouveau,
Dans la débauche et ses fêtes brutales,
De son génie éteignant le flambeau,
Déshonorait quelques moments de gloire....
Et pour sujet ne laissait à l'histoire
Q'un nom flétri, ses vices et nos pleurs.

(Cité par Pétrequin, p. 111).

Notre époque a vu se renouveler ces fêtes de la décadence. On lit dans un journal mondain : « J.... a donné dernièrement un dîner copié textuellement sur la « description que l'auteur latin Pétrone fait des orgies romaines, etc. »

5. La lettre de Leibnitz a été publiée en particulier dans Friedlænder. *Petronii Cena Trimalchionis*. Leipzig, Hirzel, 1891, p. 13-18.

tionnaire historique et critique, 1720, Rotterdam, t. IV, Dissertation sur les libelles diffamatoires, p. 2053), qui l'apprécie ainsi : « Il y a des gens d'esprit..... qui vous jureront que Pétrone est incomparablement moins dangereux dans ses ordures grossières, que dans les délicatesses dont le comte de Rabutin les a revêtues, et qu'après avoir lu les *Amours des Gaules,* on trouve la galanterie incomparablement plus aimable qu'après avoir lu Pétrone. »

Bayle s'étant montré plus sévère que saint Augustin dans un cas de conscience délicat (*Dictionnaire* de Bayle, article *Acyndinus*), Voltaire composa contre lui l'épigramme suivante :

Le matin rigoriste et le soir libertin,
L'écrivain qui d'Éphèse excuse la matrone
Enchérit tantôt sur Pétrone
Et tantôt sur saint Augustin[1].

Jean-Baptiste Rousseau aussi est accusé par ses ennemis d'avoir aimé Pétrone et de l'avoir traduit. Dans l'affaire des couplets satiriques (1710), Danchet lance contre lui cette épigramme :

A te masquer habile,
Traduis tour à tour
Pétrone à la ville,
David à la cour, etc.

Toutefois, le seul passage de J.-B. Rousseau qui paraisse directement inspiré de Pétrone est le suivant, où l'on lit une allusion à la *Matrone d'Éphèse,* ode VII du livre II, *A une jeune veuve :*

Quel respect imaginaire
Pour les cendres d'un époux
Vous rend vous-même contraire
A vos destins les plus doux ?

1. *Dictionnaire philosophique.* Article : *Adultère.*

Pourquoi ces sombres ténèbres
Dans ce lugubre réduit ?
Pourquoi ces clartés funèbres
Plus affreuses que la nuit ?
De ces noirs objets troublée,
Triste, et sans cesse immolée
A de frivoles égards,
Ferez-vous d'un mausolée
Le plaisir de vos regards ?

Voyez les Grâces fidèles
Malgré vous suivre vos pas,
Et voltiger autour d'elles
L'Amour, qui vous tend les bras.
Voyez ce Dieu plein de charmes,
Qui vous dit, les yeux en larmes :
« Pourquoi ces soins superflus,
Pourquoi ces cris, ces alarmes ?
Ton époux ne t'entend plus. »

. . . . . .

De la célèbre matrone
Que l'antiquité nous prône,
N'imitez point le dégoût ;
Ou, pour l'honneur de Pétrone,
Imitez-la jusqu'au bout..., etc.

Peut-être y a-t-il encore dans l'épigramme XIV de J.-B. Rousseau une réminiscence du : *Grex agit in scœna mimum*[1].

Ce monde-cy n'est qu'une œuvre comique
Où chacun fait un rôle différent, etc.

Cf. *Odes*, L. II, 6, à la Fortune :

Le masque tombe, l'homme reste,
Et le héros s'évanouit.

Ce conte de la *Matrone d'Éphèse* continue à inspirer en ce siècle les écrivains dramatiques. « Chaque théâtre a sa *Matrone d'Éphèse*, lit-on dans la *Bibliothèque des théâtres* » (Paris, Prault, 1733, p. 200).

1. Pétrone, chap. 80.

*

Houdart de la Motte fait représenter au Théâtre-Français, le 23 septembre 1702 : *La Matrone d'Éphèse*, comédie en un acte, en prose.

Sous ce même titre, Fuselier donne à la foire Saint-Laurent, en 1714, un opéra-comique en trois actes.

Ajoutons, pour compléter la liste : *La Matrone d'Éphèse*, comédie en un acte, en vers, par Legay. Paris, 1788, in-12.

La Matrone d'Éphèse, comédie en un acte, mêlée de vaudevilles, par Radet, représentée sur le théâtre du Vaudeville le 13 octobre 1792.

D'autre part, les lettrés et les érudits s'appliquent aussi à publier avec soin le texte de Pétrone et à en donner des traductions. Il faut citer d'abord l'édition de P. Burmann (Utrecht, 1709, in-4°), avec d'abondants commentaires, réimprimée à Amsterdam, 1743, in-4° ; celle de Conrad Anton, Leipzig, 1781 ; l'édition Bipontine, 1790, etc... Le président Bouhier publie à Amsterdam, en 1737, le poème de Pétrone, sur la guerre civile, avec la traduction en vers français. Cet ouvrage est réimprimé à Paris en 1738. Lavaur (Paris, 1726), Boispréaux (Londres, 1742), traduisent aussi le *Satiricon*.

Parmi les grands écrivains du XVIIIe siècle, Voltaire est à peu près le seul qui semble s'être préoccupé de la question de Pétrone. Il y revient à différentes reprises, et toujours pour protester contre l'assimilation qui était faite entre l'auteur du roman et le consul Pétrone. Son bon sens l'avertissait que les commentateurs, séduits par une ressemblance de nom, faisaient fausse route quand ils s'appliquaient à découvrir dans cette œuvre des traits de satire dirigés contre Néron et ses courtisans. « C'est, disait-il, s'ingénier à trouver toute la cour de Louis XIV dans *Guzman d'Alfarache* et dans *Gil Blas*[1]. » — « Quel rapport d'un vieux financier grossier et ridicule (Trimalchion), et de sa vieille femme, qui n'est qu'une bourgeoise impertinente qui fait mal au cœur, avec un jeune empereur

1. T. 28, éd. de Kehl, p. 203. *Des Mensonges imprimés.*

et son épouse, la jeune Octavie ou la jeune Popée ? Quel rapport des débauches et des larcins de quelques écoliers fripons avec les plaisirs du maître du monde [1] ? » Et ailleurs [2] : « C'est le comble de l'absurdité d'avoir pris de siècle en siècle cette satire pour l'histoire secrète de Néron ; mais, dès qu'un préjugé est établi, que de temps il faut pour le détruire ! »

Aux yeux de Voltaire, Pétrone est « un jeune écolier [3], un jeune homme obscur, qui n'eut de frein ni dans ses mœurs ni dans son style [4] ». Il félicite les éditeurs de la *Bibliothèque des romans* d'avoir mis Pétrone à la tête des plus singuliers romans de l'antiquité [5]. « Il y a plus loin, dit-il, de Trimalcion à Néron que de Gilles à Louis XIV », et il ajoute : « Il est aussi ridicule d'attribuer ce roman à un consul, que d'imputer au cardinal de Richelieu un prétendu testament politique dans lequel la vérité et la raison sont insultées presque à chaque ligne [6]. »

Le jugement de Voltaire est repris par La Harpe qui, ici encore, ne paraît pas s'être mis beaucoup en peine de se faire une opinion personnelle. « Il est très probable, écrit-il [7], que cette rhapsodie est de quelque élève de l'école des rhéteurs, *d'un jeune homme qui n'était pas sans quelque talent,* et qui a choisi la forme la plus commode pour joindre ensemble ses ébauches de littérature et de poésie et le tableau de la mauvaise compagnie où il avait vécu. »

Pétrone peut bien avoir été des petits soupers de Potsdam.

1. T. 47, éd. de Kehl, note de la page 5.
Cf. t. 20, p. 147. Écrivains du siècle de Louis XIV. Article : *Nodot.*

2. T. 27, ch. XIV. *Le Pyrrhonisme de l'histoire.*

3. *Ibid.*

4. T. 47, note de la page 5.

5. T 49, p. 298. Aux éditeurs de la *Bibliothèque des romans.*

6. *Ibid.*

7. *Cours de littérature,* éd. de l'an VII, t. II, p. 178, sq.

En tout cas, Frédéric le Grand l'a lu, car il écrit dans une *Épître à son maître d'hôtel :*

Pétrone ainsi peint le festin bizarre
Que lui donna certain Trimalcion :
On y servait avec profusion
Des animaux entiers de toute espèce....
Les conviés tous ravis, en extase,
A cet aspect jetèrent de grands cris :
Le cuisinier fut loué par bêtise :
Chacun mangea selon sa friandise....
Qui serviroit à présent à ses hôtes
Un tel repas, au lieu d'être loué
Des successeurs des Térences, des Plautes,
En plein théâtre en seroit bafoué.

Dans la seconde moitié du XVIIIe siècle, Pétrone est moins cité et semble moins lu. La France avait, il est vrai, son Pétrone, si Palissot a justement nommé l'auteur du *Satiricon* le Crébillon latin[1]. Mais Crébillon ne paraît pas avoir connu Pétrone.

Diderot le possède assez bien : « Je lis quelquefois mon Pétrone, écrit-il. » (*Essai sur la Peinture,* ch. V.) Ailleurs il se représente à nous allant, quand il était jeune, chez Mlle Babuti, libraire, qui devint la femme de Greuze : « J'entrais avec cet air vif, ardent et fou que j'avais ; et je lui disais : « Mademoiselle, les *Contes* de La Fontaine, un Pétrone, s'il vous plaît, etc. » (Salon de 1765, 121. *Portrait de madame Greuze.*) Pétrone occupait sans doute une certaine place dans ses conversations avec Mlle Voland ; c'est ce qu'on peut induire d'une lettre fort libre de Diderot à son ami (année 1760) au sujet de l'abbé Galiani : « Un certain Ascylte de votre connaissance, un certain Lycas, aussi de votre connaissance, etc. », écrit-il. Or ce sont là des personnages du *Satiricon*. Toutefois, nulle part Diderot ne semble avoir imité Pétrone, qu'il ne nomme

1. *Correspondance de Palissot.* Cf. Richer (*Vie de Piron*) en tête de l'édition de 1777. Neuchâtel. Il dit (p. 88) : « Son fils (Crébillon), le Pétrone du siècle ».

pas une seule fois (chose étrange) dans l'*Essai sur les règnes de Claude et de Néron*. L'*Encyclopédie* aussi est muette au mot : *Pétrone*. Elle ne renferme pas non plus d'article sur le *Satiricon*, même sous la rubrique générale : *Satiriques* et *Satires*.

Un des morceaux les plus licencieux du *Satiricon*, le conte de l'éphèbe de Pergame, se retrouve, mais avec les modifications indispensables, dans les *Amants généreux* de Gentil Bernard [1]. On a prétendu aussi que Piis et Barré ont repris le même conte dans les *Amours d'été*, vaudeville (1781) ; mais les rapprochements qu'on pourrait établir sont bien vagues et des plus lointains.

Dans la dernière année du XVIIIe siècle, l'apparition d'un nouveau fragment supposé du *Satiricon* rappela pendant quelque temps l'attention sur Pétrone. José Marchena, littérateur et traducteur espagnol, réfugié en France, était en 1800 secrétaire de Moreau à l'armée du Rhin, quand il lui prit la fantaisie de composer en latin un morceau érotique qu'il publia sous ce titre : *Fragmentum Petronii ex bibliotheca Sancti Galli antiquissimo ms. excerptum, nunc primum in lucem editum ; gallice vertit ac notis perpetuis illustravit Lallemandus, sacræ theologiæ doctor*, 1800 ; petit in-8° de 75 pages (sans nom de lieu, mais imprimé à Bâle). Ce fragment comble la lacune du chapitre 26. C'est dire que le sujet était des plus scabreux, et de plus des notes licencieuses accompagnaient un texte déjà suffisamment osé [2]. Cette mystification fit un certain nombre de dupes parmi les savants [3], jusqu'au jour où Marchena lui-même

1. On lit dans l'*Art d'aimer*, chant 2e :

> . . . . . l'amour a ses auteurs,
> Agents muets dont l'atteinte est certaine,
> D'Urfé, Quinault, Pétrarque, La Fontaine,
> *Pétrone*, Ovide et mon Tibulle aussi.

2. V. *Curiosités littéraires* (Paulin, 1845, in-18).

M. Baillard (trad. de Pétrone, Collect. Nisard) a eu l'idée singulière de reproduire la traduction du fragment composé par Marchena, afin de remplir la lacune de son auteur. C'est ce qu'il a fait aussi pour les fragments de Nodot.

3. Au dire de Brunet (*Manuel du libraire*), un rédacteur de la *Gazette d'Iéna*, entre autres, s'y trompa

avoua l'imposture. Mais la polémique sur ce sujet fut loin d'avoir la durée et la vivacité de celle qu'avait suscitée le Pétrone de Nodot.

Au XIXe siècle, Pétrone devient l'objet de nombreux et savants travaux. Les manuscrits sont étudiés de près, classés, comparés, et le texte établi avec plus de sûreté. Le caractère même du *Satiricon* est nettement déterminé et il est désormais acquis d'une manière définitive que ce n'est pas là un pamphlet dirigé contre Néron, pas même une satire au sens propre du mot, mais un simple roman. Si l'identification de l'auteur avec le Pétrone dont parle Tacite semble acceptée par le plus grand nombre des critiques, cependant des doutes semblent encore permis, et sur ce point on se garde de toute affirmation tranchante. Nous avons énuméré ailleurs les principaux travaux consacrés au *Satiricon*, les uns de pure érudition, d'autres qui relèvent plutôt de la critique littéraire. Rappelons seulement ici les noms de Studer, de Teuffel, de M. Buecheler, de M. Friedlænder, de M. Segebade en Allemagne, de MM. Beck et Haley, en Amérique, de M. G. Boissier et Émile Thomas en France[1], ainsi que ceux des traducteurs Héguin de Guerle et Baillard.

Quant à une influence directe de Pétrone sur les littérateurs de ce siècle, nous en avons trouvé bien peu de traces. Le *Satiricon* n'est pas de ces livres qu'on puisse imiter aisément, en raison même de la nature des sujets qu'il traite. Même l'extrême licence de notre littérature en ces dernières années a reculé devant Pétrone, sauf de rares exceptions.

Recueillons quelques jugements portés en ce siècle sur le *Satiricon*.

Charles Nodier dit[2] : « Le livre de Pétrone, considéré comme satire de la cour de Néron, est une supposition absurde. C'est tout bonnement la débauche d'esprit d'un libertin élégant qui

1. *L'envers de la Société romaine d'après Pétrone* (Hachette, 1892).

2. *Questions de littérature légale. Du Plagiat.* Paris, Crapelet, 1828, ch. X. Des suppléments, p. 89.

possède l'art d'écrire à un degré très élevé. M. de Voltaire a traité cette question avec un esprit de critique fort judicieux, qui ne me laisse rien à ajouter, sinon que cette question en elle-même ne mérite pas qu'on y attache grande importance, puisque le *Satyricon* est du nombre de ces écrits dont la connaissance peut à peine être avouée[1] par un honnête homme[2]. »

Voici dans Sainte-Beuve une appréciation détaillée et motivée[3] :

« Pétrone, livre charmant et terrible, par tout ce qu'il soulève de pensées et de doutes dans une âme saine ! Ce *Satiricon* est bien l'œuvre d'un démon. Que la composition y soit absente, que l'intention générale reste énigmatique, eh ! qu'importe? Chaque morceau en est exquis, chaque détail suffit pour engager. Je ne me flatte pas d'avoir rompu toute l'enveloppe, et je n'y ai pas visé le moins du monde ; j'ai lu, j'ai glissé, et il m'a suffi de cet à peu près facile pour apprécier du moins au milieu de tout ce qui m'échappait, la façon de dire vite et bien, la touche légère, l'élégante familiarité, cette nouveauté qui n'est pas tirée de trop loin et qui rencontre aisément ce qu'elle cherche, *curiosa felicitas*, comme Pétrone a dit lui-même d'Horace, en un mot ce cachet qui a caractérisé de tout temps les écrivains maîtres en l'art de plaire. Quelques narrations, parmi lesquelles se détache le conte de cette *Matrone* tant célébrée, sont des pièces accomplies, et les vers que l'auteur s'est passé la fantaisie d'insérer à travers sa prose, à la différence de ce qu'offrent en français ces sortes de mélanges, ont une solidité et un brillant qui en font de vraies perles enchâssées.

1. Pétrequin (*op. cit.*, p. 139) fait remarquer malicieusement que Nodier, si puritain, n'en possédait pas moins trois éditions latines de l'*Aloisia*, outre la traduction française, édition originale de 1681. (V. son *Catalogue*, etc.)

2. Une des appréciations les plus fantaisistes est celle de J. Janin (article *Pétrone* du *Dictionnaire de la Conversation*) Ce sont des pages amusantes et écrites de verve, mais qui prouvent que le critique a lu le *Satiricon* très superficiellement et sans doute par extraits. Il confond à plaisir les faits et les dates, prend Giton pour Encolpe, etc.

3. *Portraits littéraires*, t. 3, p. 107. *Le Chevalier de Méré.*

Pourtant cette jouissance du goût laisse après elle une impression inquiétante et soulève dans l'esprit un problème qui lui pèse. Que le goût ne soit pas la même chose que la morale, nous le savons à merveille; mais est-il possible qu'il s'en sépare à ce point, et que la perfection de l'un se rencontre dans la ruine et la perversion de l'autre? Quoi! se peut-il? Combien de corruption pour cette perfection! Combien de fumier pour cette fleur! De quels éléments est-elle donc pétrie, cette grâce suprême et dernière qui n'a qu'un *point* et un *moment?* Car cette délicatesse-là, qui est celle de la fin, ressemble, on l'a dit, à ces viandes faites qui ne sauraient attendre un instant de plus. »

Un des plus récents jugements exprimés sur Pétrone est un vrai panégyrique. C'est en des termes presque lyriques qu'un des représentants les plus en vue de l'école naturaliste exalte le mérite original du *Satiricon*. Bien que le livre soit intitulé: *A rebours,* et que cet éloge de Pétrone soit mis dans la bouche de *des Esseintes,* le névrosé par excellence, il y faut voir dans une certaine mesure la pensée de l'auteur lui-même. Si l'on veut bien faire la part de quelques exagérations, on trouvera dans les pages dont nous allons donner quelques extraits la note la plus juste sur Pétrone et la caractéristique la plus exacte du *Satiricon :*

« Celui-là (Pétrone) était un observateur perspicace, un délicat analyste, un merveilleux peintre ; tranquillement, sans parti pris, sans haine, il décrivait la vie journalière de Rome, racontait, dans les alertes petits chapitres du *Satyricon*, les mœurs de son époque.

« Notant à mesure les faits, les constatant dans une forme définitive, il déroulait la menue existence du peuple, ses épisodes, ses bestialités.....

« Et cela raconté dans un style d'une verdeur étrange, d'une couleur précise, dans un style puisant à tous les dialectes, empruntant des expressions à toutes les langues charriées dans Rome, reculant toutes les limites, toutes les entraves du soi-

disant grand siècle, faisant parler à chacun son idiome : aux affranchis sans éducation, le latin populaire, l'argot de la rue ; aux étrangers leur patois barbare, mâtiné d'africain, de syrien et de grec ; aux pédants imbéciles, comme l'Agamemnon du livre, une rhétorique de mots postiches. Ces gens sont dessinés d'un trait, vautrés autour d'une table, échangeant d'insipides propos d'ivrognes, débitant de séniles maximes, d'ineptes dictons, le mufle tourné vers le Trimalchion qui se cure les dents, offre des pots de chambre à la société, l'entretient de la santé de ses entrailles et vente, en invitant ses convives à se mettre à l'aise...

« Ce roman réaliste, cette tranche découpée dans le vif de la vie romaine, sans préoccupation, quoi qu'on en puisse dire, de réforme et de satire, sans besoin de fin apprêtée et de morale ; cette histoire, sans intrigue, sans action, mettant en scène les aventures de gibiers de Sodome ; analysant avec une placide finesse les joies et les douleurs de ces amours et de ces couples ; dépeignant, en une langue splendidement orfévrie, sans que l'auteur se montre une seule fois, sans qu'il se livre à aucun commentaire, sans qu'il approuve ou maudisse les actes et les pensées de ses personnages, les vices d'une civilisation décrépite, d'un empire qui se fêle, poignait des Esseintes, et il entrevoyait dans le raffinement du style, dans l'acuité de l'observation, dans la fermeté de la méthode, de singuliers rapprochements, de curieuses analogies, avec les quelques romans français modernes qu'il supportait[1]. »

En dehors des historiens de la littérature latine, qui nécessairement ont rencontré Pétrone sur leur chemin, mais ont pour la plupart passé vite, les mentions du *Satiricon* chez nos écrivains contemporains n'ont rien qui sollicite particulièrement l'attention. Bornons-nous à rappeler que Victor Hugo, dans son œuvre encyclopédique, n'a pas omis le *Satiricon*. Évoquant, dans les *Châtiments*, pour flétrir

1. J. K. Huysmans, *A rebours* (Charpentier, 1884), p. 40 et suiv.

Napoléon III, toutes les turpitudes de la Rome impériale, il n'a garde d'oublier Trimalchion :

L. III, 13 :

> L'histoire a pour égout des temps comme les nôtres.
>
> . . . . . .
>
> Toute gloutonnerie et toute abjection,
> Depuis Cambacérès jusqu'à Trimalcion.

L. VII, 4. *L'Égout de Rome :*

> . . . . . .
>
> Le chaudron renversé des noires Canidies,
> Ce que Trimalcion vomit sur le chemin,
> Tous les vices de Rome, etc.

Le *Satiricon* est si loin de nos mœurs, avons-nous dit, et le détail reste si romain, que toute imitation, toute transposition même est fort malaisée. Cependant en un volume récent, M. Marcel Schwob (*Cœur double*, Ollendorff, 1891) a condensé dans un récit sobre, expressif et d'une couleur antique, quelques pages du Festin de Trimalchion. (*Les Striges*, p. 1 et suivantes.)

Dans une note fort différente, il faut citer la comédie de M. Verconsin, *La Matrone d'Éphèse* (1 acte, en vers, joué sur le théâtre du Gymnase en 1869). Ainsi le vieux conte Milésien n'a pas disparu de la scène, et on peut croire que M. Alphonse Daudet s'en est encore inspiré au chapitre VI de son roman *l'Immortel*.

En résumé, à part quelques parties populaires, comme la *Matrone d'Éphèse*, ou souvent traduites comme la *Guerre civile*, Pétrone était condamné à rester dans le cercle des érudits ou à n'être goûté que de la société lettrée et polie. Les immoralités qui abondent dans son œuvre l'ont tenu entièrement à l'écart de l'enseignement classique. Tout au plus y pénètre-t-il à la dérobée par quelques extraits (morceaux littéraires, poème de la Guerre civile). Mais il demeure ignoré du plus grand

nombre. Aucun des genres qui s'adressent au grand public n'a puisé dans le *Satiricon*. Molière ne lui a rien pris. L'a-t-il même connu ? Trimalchion cependant est bien un personnage de comédie, et d'un étonnant relief.

Si donc Pétrone n'a pas cessé d'avoir des admirateurs en France, son culte y a été rarement reconnu et professé. Il semble trop inséparable de celui de Priape. Mais, quoique relégué le plus souvent dans une sorte de cabinet secret, ce maître des élégances n'en a pas moins été fort lu, au XVIIe siècle surtout. Et il n'est que juste de reconnaître qu'il a contribué pour sa part, si petite qu'on veuille la faire, à donner à notre littérature son cachet de politesse et de galanterie.

Nancy, impr. Berger-Levrault et Cie.

Universitas
BIBLIOTHECA

NANCY, IMPRIMERIE BERGER-LEVRAULT ET Cie.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due

CE PA 6559
.C62 1893
COO COLLIGNON, A PETRONE AU M
ACC# 1187464

a39003 001486637b

COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 06 04 01 10 06 8